Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 12 (1904)

Heft: 48

Artikel: Extraits d'une réponse du général Kiréeff au R.P. Hégoumène Serge

Autor: Kiréeff, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403606

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EXTRAITS
D'UNE RÉPONSE DU GÉNÉRAL KIRÉEFF AU R. P. HÉGOUMÈNE SERGE.

(Traduit du russe.)

Avant d'exposer les idées du R. P. Serge, je me permettrai quelques mots d'introduction.

La rupture définitive, officielle entre l'Orient et l'Occident a eu lieu, comme on le sait, en 1054. C'est le 15 juin de cette année que les légats du Pape Léon IX déposèrent l'acte d'excommunication de l'Orient, dans la personne du Patriarche Michel Cérulaire, sur l'autel de Ste-Sophie. Il y a donc dix siècles que dure cette rupture, qui, à juste titre, peut être considérée comme le plus grand malheur qu'ait eu a enregistrer l'histoire du monde chrétien. Pendant ces dix siècles, l'humanité a marché; l'Orient et l'Occident se sont développés dans des directions différentes, sous l'influence de leurs destinées historiques et des particularités de leur ethnographie. L'Occident, fort de sa puissance politique, a tâché d'imposer sa loi à l'Orient; l'Orient s'est défendu, et cette lutte, qui souvent n'avait plus rien de chrétien, finit par évoquer des rivalités, soulever des haines, des malentendus, qui ne firent que croître avec le temps[1]).

On fit, il est vrai, des tentatives de réunion, mais elles étaient dictées bien moins par le désir de remplir la volonté du Sauveur, que par des motifs politiques qui n'avaient rien de religieux, je dirai de chrétien. Ce n'est que depuis 1870, depuis la reconstitution de l'Eglise orthodoxe en Occident (par

---

[1]) Je me permettrai de rappeler ici un superbe discours de Döllinger sur les suites de la conquête de l'empire d'Orient par les croisés (Bonn).

les efforts des anciens-catholiques) que la question de l'union entre l'Orient et l'Occident a été posée régulièrement, sur un terrain exclusivement religieux, le seul qui lui convienne.

Ce qui a été divisé pendant dix siècles ne saurait se réunir aussi vite qu'on est enclin à le désirer. L'important était de trouver le point de départ juste pour les négociations, le critère indiscutable pour juger de la vérité de tel ou tel enseignement, de telle ou telle doctrine. Ce critère, indiqué dès les premiers temps de nos rapports avec les anciens-catholiques, est la doctrine universellement reçonnue « orthodoxe » par l'Eglise des huit premiers siècles de notre ère (« Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus creditum est »).

Oui, on s'est entendu sur la voie que l'on doit suivre, sur les bases des négociations; et pourtant les négociations mêmes ne marchent pas aussi vite qu'on aurait pu le désirer, qu'on aurait pu le croire, l'espérer. A quoi cela tient-il? A notre éloignement dix fois séculaire, à notre histoire! Mais cette lenteur dans la marche des affaires ne doit ni nous surprendre, ni surtout nous décourager! Notre point de départ est vrai, notre voie est juste, nous devons atteindre, *nous atteindrons notre but.* S'il y a des difficultés qui surgissent d'un côté ou de l'autre, ce sont des difficultés passagères, qui doivent être vaincues, et avec l'aide de Dieu elles le seront: Dieu peut-il ne pas bénir une œuvre qui n'est que l'accomplissement de sa volonté? Mais n'oublions pas que la religion n'est pas une formule mathématique; que si les problèmes religieux appartiennent au domaine de notre intelligence, ils appartiennent tout autant, et même plus, à celui de nos sentiments, de notre cœur; cela explique pourquoi les arguments théologiques qui paraissent si simples aux uns ne peuvent pas immédiatement satisfaire les autres. En effet, nos doctrines, quoique lentement, ne se rapprochent-elles pas? Il n'y en a plus qu'une seule qu'il faudra discuter et approfondir — c'est la doctrine de l'Eglise. Pour ne plus revenir sur les deux questions qui ont d'abord été si longuement discutées par nous (le « filioque » et la « transsubstantiation »), je dirai brièvement que l'un de nos savants les plus éminents, le professeur Bolotoff, a dit et victorieusement prouvé que le « filioque », *compris comme théologoumène*, ne saurait en aucun cas être considéré comme un « impedimentum dirimens » à notre union; quant au sacrement eucharistique, il me suffira de citer l'é-

vêque Serge, recteur de l'académie ecclésiastique de St-Petersbourg, qui dit en toutes lettres que le mystère s'opère *spirituellement,* que le corps et le sang du Christ sont et restent des phénomènes *spirituels* et qu'ils nous nourrissent *spirituellement* [1]). Espérons donc et travaillons!

* * *

Je passe à ma réponse au Père Hégoumène. Son étude a pour titre: « Sur les Anciens-Catholiques — à propos des articles de l'évêque Serge et de M. A. Kiréeff », et contient une critique sur la doctrine ancienne-catholique de « l'Eglise ». Cette question, comme on le sait, a été souvent et longuement débattue dans la littérature qui traite de nos rapports avec les anciens-catholiques; mais je me permets de supposer que mon révérend antagoniste n'a nulle connaissance de ce qui a été dit sur ce thème, par exemple, dans la « Revue internationale de Théologie », sans quoi il n'aurait pas songé à poser aux anciens-catholiques des questions auxquelles ils ont depuis longtemps répondu, et des conditions qu'ils ont depuis longtemps remplies motu proprio. C'est ainsi que l'auteur demande aux anciens-catholiques de rejeter solennellement et à la face de l'Eglise entière les liens qui les unissent à Rome. Impossible de demander une chose plus juste; mais il y a longtemps que les anciens-catholiques l'ont fait; ils ont complètement rompu avec Rome, et rejeté ses erreurs. La chose est consignée sur des milliers de pages, dans des centaines de volumes; ils l'ont fait d'une façon si complète que certains de nos théologiens orthodoxes ont regretté cette répudiation aussi absolue. Quelle déclaration encore plus complète peut-on leur demander? Comment les anciens-catholiques peuvent-ils rompre encore plus complètement avec Rome, puisqu'elle a prononcé contre eux l'anathème et a consigné leurs ouvrages dans « l'Index librorum prohibitorum » ? L'auteur demande plus loin si les anciens-catholiques admettent notre orthodoxie? Mais certainement, et ils l'ont dit maintes fois! Il est vrai qu'ils font certaines réserves et disent, non sans raison, qu'ils y sont forcés par certains de nos théologiens qui donnent à de simples opinions théologiques une portée dogmatique qu'elles n'ont pas eue

[1]) Ce qui correspond au « vere, realiter et substantialiter, *sed non carnaliter* » des théologiens anciens-catholiques.

dans l'ancienne Eglise universelle. Les anciens-catholiques disent que, tout en admettant notre orthodoxie, ils ne peuvent pas accepter certains courants (Strömungen) théologiques défendus par quelques-uns de nos théologiens, mais inconnus aux anciens.

Mon honorable adversaire demande plus loin, si les anciens-catholiques *croient* à «l'Eglise sainte, universelle et apostolique?» Je ne puis que répéter ce que j'ai dit plus haut: si le R. P. Hégoumène avait lu la *Revue internationale de théologie* et d'autres documents anciens-catholiques, il aurait vu que les anciens-catholiques donnent à cette question une réponse parfaitement affirmative.

L'auteur dit: Les anciens-catholiques n'ont pas besoin de procéder, l'évangile à la main, à la *fondation* d'une Eglise apostolique. Certainement. Aussi n'y songent-ils pas, et cela pour une raison bien simple: ils faisaient partie de l'Eglise occidentale, coupable depuis longtemps, lorsque fut définie l'infaillibilité du Pape; alors, les anciens-catholiques rejetèrent cette erreur nouvelle ainsi que les autres erreurs anciennes, et cela — tout en restant, comme par le passé, dans cette même Eglise occidentale, mais purifiée de ses erreurs romaines. Rien de plus! Ils avaient une Eglise, ils l'ont gardée et ils l'ont. Les anciens-catholiques n'avaient donc rien à fonder, rien de nouveau à chercher.

Tout en posant ces questions, l'auteur, qui n'est nullement hostile à l'ancien-catholicisme, se rend un compte exact de son importance. Ainsi, il dit: «C'est par la voie choisie et indiquée par l'ancien-catholicisme que l'Occident peut rentrer dans la sphère de la vérité religieuse parfaite; *c'est un pont jeté entre l'Orient et l'Occident.*» C'est parfaitement vrai, et, dans le développement de cette question, le rôle de l'Orient orthodoxe est clairement indiqué: nous devons rencontrer les anciens-catholiques et tous ceux qui pensent comme eux dans le monde entier, à mi-chemin, sans idées préconçues, sans préventions, avec amour et justice; les anciens-catholiques ne nous demandent pas autre chose.

L'auteur émet certains doutes sur la position canonique de l'Eglise ancienne-catholique. Les anciens-catholiques ayant quitté l'Eglise dont ils faisaient partie, ne se trouvent-ils pas, dit-il, sans base canonique, sans abri? «Rome est perdue pour

eux », continue-t-il. Certainement, et tant mieux. Evidemment l'auteur confond deux choses très différentes: la vérité et la puissance. En Europe, il y a peut-être cent cinquante mille anciens-catholiques, tandis que le chiffre total des catholiques-romains atteint peut-être deux cents millions; mais qu'est-ce que cela prouve? Ce sont pourtant les anciens-catholiques qui sont les représentants légaux de l'Eglise apostolique orthodoxe de l'Occident. Ce sont les catholiques-romains qui ont fini par quitter cette Eglise; les anciens-catholiques y sont restés après l'avoir purifiée. Ce sont les romanistes qui sont restés sans base canonique, sans abri, avec une terrible hérésie sur leur conscience. Il est remarquable que tout le monde, ami ou ennemi, appelle les anciens-catholiques *anciens;* ce sont donc les catholiques infaillibilistes, les romains, qui sont devenus les nouveaux. La vérité historique se fait jour d'elle-même, tout naturellement.

Partant de son point de vue erroné, l'auteur continue: Les anciens-catholiques cherchent l'Eglise universelle, mais cette Eglise existe, existera, et jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle. Certainement, et les anciens-catholiques n'ont jamais douté de son existence; ils affirment, de plus, que cette Eglise est représentée par les quinze Eglises autocéphales orthodoxes de l'Orient et les cinq Eglises autocéphales orthodoxes de l'Occident (les Eglises de Hollande, d'Allemagne, de Suisse, d'Autriche et d'Amérique). Ces Eglises occidentales sont parfaitement réelles et professent incontestablement la doctrine de l'ancienne Eglise universelle; aussi ont-elles l'espoir que, leur orthodoxie une fois prouvée, elles seront reconnues par les Eglises d'Orient comme Eglises sœurs, et cela sans aucune réserve ni aucune condition. Pourtant quelques-uns de nos théologiens trouvent cette manière de procéder trop sommaire, trop simple, incompatible avec l'ordre établi. C'est une thèse qu'on ne saurait défendre. En effet, un dogme absolument vrai et une hiérarchie absolument valide sont tout ce qu'il faut pour qu'une Eglise soit reconnue membre de l'Eglise universelle orthodoxe. J'ai eu, plus d'une fois, l'occasion de citer des exemples confirmant cette idée; j'en citerai encore quelques-uns. Est-ce que Rome, au concile de Constantinople en 879, après que ses légats eurent présenté les preuves de leur orthodoxie, n'a pas été reconnue *eo ipso* orthodoxe? Dans son

discours du 8 novembre, à l'ouverture du concile, Photius a déclaré que le but du concile était la sauvegarde, la reconstitution de l'unité avec l'Occident. Les anathèmes mutuels furent déclarés nuls et l'unité fut reconstituée sans autre forme de procès. Qui oserait infirmer ce mode d'action? Si, au concile de Florence, Rome avait cédé sur la question du Filioque (ce sur quoi insistait précisément Marc d'Ephèse), si elle avait consenti à dire que ce n'est pas *un dogme,* et si elle l'avait éliminé du credo, l'union n'eût-elle pas été rétablie? Est-ce que les Orientaux auraient demandé autre chose que cette déclaration? Poser la question, c'est la résoudre. Or, ce qui est admis comme juste à l'égard de tout l'Occident, de toute l'Eglise romaine, doit être considéré comme juste envers une partie de ce même Occident, représentée par les anciens-catholiques, qui sont incontestablement les héritiers et les représentants légaux de l'Occident catholique de l'époque des Jean VIII et des Eugène IV.

Mais nos adversaires continuent à répéter: Du moment que les anciens-catholiques ont quitté Rome, ils ont perdu leur base canonique! Non! Tout au contraire, ils la possèdent plus que jamais, car en maintenant l'orthodoxie de leurs ancêtres, ils l'ont maintenue également.

Je continue. Les conciles de Carthage et d'Arles (256 et 314) demandèrent à ceux dont la doctrine avait été entachée d'erreurs et qui revenaient à la vérité, la renonciation aux erreurs et une profession de foi orthodoxe. *Rien d'autre!* Le 8e canon du 1er concile œcuménique ne demanda aux hérétiques qui revenaient à l'orthodoxie aucun acte de contrition; il ne les soumit à aucune cérémonie, et se contenta d'un écrit constatant leur orthodoxie. Le 3e concile œcuménique statua que les hérétiques de Pamphilie devaient, avant d'être admis à l'union, signer un acte par lequel ils renonçaient à leur hérésie. *Rien d'autre.* Le 7e concile reçoit «avec joie» les évêques iconoclastes (ils étaient considérés à cette époque comme de dangereux hérétiques), après avoir entendu leur profession de foi orthodoxe. Je cite ces quelques exemples pour prouver que l'ancienne Eglise ne mettait aucune entrave au rétablissement de l'union avec les chrétiens qui revenaient de l'erreur à la vérité. Tout cela ne doit-il pas s'appliquer aux anciens-catholiques qui ont donné cent fois oralement et

par écrit la preuve qu'ils professent l'ancienne foi de l'Eglise universelle? Ce sont là les principes qui doivent nous guider dans nos rapports avec les anciens-catholiques. Leur demander plus serait absolument injuste. Autrefois, dans certains cas, on demandait des actes de contrition à ceux qui avaient quitté la vraie doctrine et qui y revenaient; mais si cette condition devait être posée aux Occidentaux, elle n'aurait de raison d'être que si on l'adressait aux vrais grands coupables de la grande erreur occidentale, à Pie IX et aux membres du concile de 1870, qui ont proclamé l'infaillibilité du Pape, et non à ceux qui, comme les anciens-catholiques, l'ont rejetée, elle et les autres erreurs occidentales. Les anciens-catholiques viennent à nous avec la doctrine des temps anciens: que pourrions-nous leur demander de plus?

Il est hors de doute que la reconstitution de l'unité ecclésiastique doit se faire avec la plus grande circonspection; mais du moment que la doctrine des anciens-catholiques est jugée vraie, identique en tous points à celle de l'Eglise universelle, nous devons le déclarer sans réserves.

Afin de ne laisser aucune objection sans réponse, aucun doute sans éclaircissement, je vais passer en revue les différentes objections, les doutes que je trouve dans la lettre de l'un de mes correspondants qui s'occupe de questions théologiques. Il y a, dit-il, l'*Eglise universelle*, ayant le droit, la faculté de faire connaître à l'humanité, de déclarer au monde la vérité religieuse absolue, et les *Eglises particulières;* entre la première et les secondes il doit exister un lien organique, une complète identité. Une proximité très grande, une ressemblance (likeness) très grande ne suffisent pas, il faut l'*unité*, l'*identité*. C'est alors seulement que ces Eglises particulières peuvent être considérées comme faisant *un* avec l'Eglise universelle. Une Eglise *presque* orthodoxe, à *peu près* orthodoxe (a church with a flaw, comme s'exprime mon correspondant), ne saurait en aucun cas faire partie de l'union des Eglises particulières formant l'*Eglise*. Dites-moi, me demande-t-il, s'il n'y a pas quelque irrégularité, quelque défectuosité dans les Eglises anciennes-catholiques? Admettent-elles sans restrictions la doctrine de l'ancienne Eglise? Ne se permettent-elles pas de faire quelques modifications dans cette doctrine? Ne font-elles pas *des réserves* en l'acceptant?

Je vais tâcher de répondre à toutes ces questions, mais il faut préalablement s'entendre sur deux points importants: 1° Quand et comment l'Eglise universelle promulgue-t-elle la vérité absolue que doivent accepter et professer les Eglises particulières, la chrétienté entière? Et 2° en quoi, spécialement, consiste cette vérité, quelle est sa sphère d'action? Il est évident que le terrible privilège de parler infailliblement, en se mettant, pour ainsi dire, à la place du divin Fondateur de l'Eglise universelle, doit être entouré des plus sévères garanties devant sauvegarder l'humanité de la moindre erreur. Il est indispensable qu'à cette voix divine ne viennent pas se mêler des voix humaines, quelque bien intentionnées qu'elles puissent être. Pour proclamer cette vérité divine, l'Eglise possède un organe spécial — le concile œcuménique. Il est bien entendu qu'il s'agit d'un concile régulièrement convoqué, discutant librement, composé autant que possible de tous les évêques régulièrement ordonnés du monde chrétien; il faut, de plus, que les décisions de ce concile soient acceptées et approuvées par l'Eglise entière, car les évêques ne sont pas les inventeurs, les auteurs (auctores) de la foi, mais seulement les représentants, les témoins (testes) de la foi de leurs Eglises. La hiérarchie est une partie essentielle, indispensable de l'Eglise, mais elle *n'est pas l'Eglise;* ce n'est pas à la hiérarchie qu'est conféré le don de l'infaillibilité, mais à l'Eglise entière; la hiérarchie, comme le prouve surabondamment l'histoire, peut tomber dans l'erreur; le concile du Vatican, qui, à l'exception de l'ancien-catholicisme, a entraîné dans l'erreur tout le monde catholique, est la dernière et la plus grande preuve de ce que j'avance. Enfin, il faut encore remarquer que certaines décisions conciliaires n'ont qu'une valeur, qu'une portée temporaire et locale; aussi ont-elles été abrogées depuis longtemps; ce ne sont donc que les décisions formellement revêtues d'une portée dogmatique, qui sont obligatoires pour la chrétienté entière. Telle est la question posée théoriquement. Malheureusement, en pratique, nous voyons souvent autre chose. Souvent un homme dévoué à des croyances qui lui sont chères fait tout son possible pour les élucider, les expliquer, les compléter, surtout pour les communiquer à d'autres; il tâche d'élargir leur cercle d'action, il les glorifie, il en fait des dogmes... Cette tendance, très compréhensible en elle-même, offre de

grands dangers pour la vraie foi, d'autant plus qu'elle se communique à des groupes entiers de fidèles, à des Eglises entières, où elle produit des courants d'idées (Strömungen) souvent aussi erronés que tenaces. De cette façon, l'ancienne et vraie doctrine de l'Eglise ancienne, universelle, s'alourdit de toute une série d'explications, de définitions scolastiques, subtiles, souvent de dangereuses amplifications, qui finissent par rendre l'ancienne, la vraie doctrine méconnaissable. Les auteurs de ces nouvelles croyances se réjouissent naïvement de voir s'augmenter le nombre de leurs articles de foi; ils s'imaginent que plus il y a de dogmes, plus il est facile à celui qui y croit, de devenir plus chrétien, d'arriver plus facilement au ciel; ils oublient naïvement qu'il ne s'agit pas d'avoir beaucoup de dogmes, mais d'en avoir de *vrais*. Le Sauveur, qui vit dans son Eglise, qui lui communique sa sainteté, nous a donné une somme de lois morales, de vérités indispensables pour nous éclairer, pour nous servir de guides, de soutiens dans notre vie terrestre. Il a institué des sacrements dans lesquels Dieu nous communique sa grâce. Plus tard, quelques-unes de ces vérités, obscurcies par des doctrines humaines et erronées, ont été élucidées et définies par les conciles œcuméniques; mais voilà tout; *rien* en dehors de cela n'est obligatoire, ni même utile. Ces lois, ces ordres, ces préceptes sont parfaitement suffisants pour l'homme; tout ce qui a été inventé plus tard par des gens plus zélés qu'intelligents, ne sert qu'à rétrécir la sphère de sa liberté morale, qu'à nuire à son développement religieux. Je le répète: l'homme n'a aucun besoin de règles supplémentaires humaines, il n'a qu'à se conformer à celles qui lui sont données par Dieu, il n'a qu'à suivre l'Eglise, qui, dans son puissant courant religieux, l'entraîne vers l'infinie perfection. Cela suffit amplement pour le salut. Puissions-nous bien comprendre cet enseignement et nous y conformer!

Mon correspondant affirme que, si quelqu'un veut être *un* avec l'Eglise, il doit la croire sans chercher à critiquer sa doctrine, ses enseignements: car, ajoute-t-il, l'Eglise est infaillible. Ce que j'ai dit plus haut peut en partie servir de réponse à ces idées. La doctrine de l'infaillibilité de l'Eglise, absolument vraie en principe, demande certains correctifs. A côté de l'élément divin, il y a, dans l'Eglise, l'élément humain, qui s'exprime différemment dans la vie religieuse de chaque Eglise

particulière; chacune d'elles a passé par une série de développements historiques d'où sont nées des différences dans la doctrine de ces Eglises, les points de vue théologiques, etc. Rien de tout cela ne saurait être obligatoire pour les autres Eglises, qui se sont développées sous d'autres influences historiques et ethnographiques. Il faut donc, en parlant de l'obligation de croire à l'infaillibilité de l'Eglise, faire une distinction bien précise entre la doctrine réellement divine et celle qui ne l'est pas, entre le dogme divin et l'opinion humaine (fût-elle archisavante), entre l'absolu et le contingent, entre le nécessaire et le facultatif[1]). Nous, orthodoxes russes, nous sommes convaincus de l'orthodoxie de notre Eglise; nous saurons, certainement, faire la différence entre ce qui est obligatoire, absolu dans notre doctrine et ce qui y a été importé plus tard, ce qui n'est ni obligatoire ni absolu; mais ceux qui sont en dehors de notre Eglise et auxquels quelques-uns d'entre nous s'efforcent de faire accepter *l'ensemble de toute* notre doctrine religieuse, n'ont-ils pas le droit de nous répondre: Oui, nous savons que vous êtes orthodoxes; que, comme tels, vous êtes membres de l'Eglise universelle, mais quelques-uns d'entre vous nous rendent la compréhension de votre doctrine, l'accès de votre vérité religieuse extrêmement difficile en l'obstruant de toutes espèces de doctrines nouvelles qu'ils nous offrent avec une naïveté bénévole comme quelque chose d'ancien, de catholique, d'universellement reçu... à nous qui en connaissons la valeur! Mais c'est de l'Occident que sont venues beaucoup de ces nouveautés que vous avez acceptées, et dont nous connaissons fort bien les inventeurs: l'identification de la hiérarchie avec l'Eglise, le partage de l'Eglise en une Eglise enseignante et une Eglise enseignée, la transsubstantiation, le contrôle excessif, pour ne pas dire l'assujétissement de la liberté de penser et de croire, la censure, etc. etc.... Ne nous faites donc pas accepter comme dogmes des choses qui n'en sont pas et que, très certainement, vous rejetterez bientôt vous-mêmes!

Passant à la critique de la position canonique des anciens-catholiques, mon correspondant émet l'opinion qu'une

---

[1]) Mais surtout il faut se souvenir de l'adage: « In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas. »

Eglise qui a été séparée par son hétérodoxie de l'Eglise universelle, ne saurait se reconstituer, se recréer par ses propres forces. Cela demande une explication: Si la séparation a été complète, par suite d'une hétérodoxie complète, si par exemple cette Eglise avait aboli les sacrements, si elle n'avait plus de hiérarchie, cette Eglise effectivement ne saurait *se reconstituer* sans le secours d'une autre Eglise, il aurait fallu qu'elle se *recréât,* ce qui évidemment n'est pas possible. Mais *tel n'est pas le cas* de l'Eglise catholique-romaine. Elle peut se reconstituer en Eglise orthodoxe en rejetant ses erreurs; tel a été le cas des anciens-catholiques. Ces derniers se sont reconstitués en Eglise orthodoxe, en rejetant les erreurs latines, et ils sont actuellement une Eglise conforme à la définition de nos catéchismes: L'Eglise est une société unie par la foi orthodoxe, la loi divine, les sacrements et une hiérarchie remontant aux Apôtres. Quelques-uns doutent, en Orient, de la succession apostolique dans l'Eglise d'Utrecht, qui a donné aux anciens-catholiques leurs deux premiers évêques, Reinkens et Herzog. *C'est une erreur.* L'ordination de l'évêque Steenhoven par l'évêque Dominique Varlet a été accomplie régulièrement, à la prière du chapitre d'Utrecht. Un doute de notre part serait difficile à maintenir... Varlet n'était-il pas dans une position analogue à celle de Grégoire Asbeste? L'histoire de l'Eglise peut fournir de nombreux exemples du même genre. Les évêques orthodoxes qui ont adhéré à l'union de Florence (1439) ont été déclarés, au concile de Jérusalem (1443), non seulement suspendus *a divinis,* mais encore impurs et hérétiques; pourtant les ordinations qu'ils ont accomplies ont été déclarées valides. Les clercs ordonnés par l'hérétique Pierre Monge (477) ont été acceptés par l'Eglise orthodoxe dans les dignités qu'il leur avait conférées. Le VIIe concile œcuménique a accepté les évêques qui avaient reçu leurs ordinations des iconoclastes, qui, à cette époque, étaient considérés comme de dangereux hérétiques, etc.

Mon correspondant suppose que les anciens-catholiques ont construit leur Eglise avec des matériaux pris à une Eglise qu'eux-mêmes ont abandonnée, ce qui, ajoute-t-il, est illogique. Non! en 1870 les anciens-catholiques n'ont rien pris à l'Eglise de Rome; ils ne lui ont rien enlevé, car ce sont eux qui sont restés dans l'Eglise occidentale, et ce sont les infaillibilistes

qui l'ont quittée. Cela paraît paradoxal, même faux si l'on compare le nombre des anciens-catholiques à celui des infaillibilistes, mais la vérité d'une religion n'est ni basée, ni prouvée par le nombre de ses adhérents, elle l'est bien par sa conformité avec les enseignements du Sauveur.

Enfin, mon correspondant trouve que la différence entre les conceptions du monde que l'on a en Orient et en Occident, est encore une raison qui rend l'union impossible; mais cette différence, en effet très réelle, est-elle quelque chose de nouveau, un empêchement surgi en ces derniers temps? Nullement! cette différence a existé de tout temps entre l'Orient et l'Occident, et cela malgré une identité parfaite dans la doctrine dogmatique. De tout temps la vie intellectuelle de l'Orient et celle de l'Occident a été différente, ainsi que leurs intérêts religieux. Le Grec philosophe et esthète comprenait la religion chrétienne autrement que le Romain politique et légiste. Cette différence, qui, comme on le sait, se manifestait, entre autres, dans le caractère si divers des hérésies orientales et occidentales, dans leurs différentes manières de comprendre les problèmes du monde moral, ne détruisait pas leur unité; pourquoi donc maintenant que nous avons tant de moyens pour nous voir, nous fréquenter, nous expliquer et nous entendre, pourquoi ces divergences nous empêcheraient-elles d'avoir, comme par le passé, une seule et même doctrine dogmatique?

Il me reste à mentionner une dernière pseudo-difficulté à la reconstitution de l'unité de l'Eglise, pseudo-difficulté qui n'a rien de commun avec la théologie ou la religion. Quelques-uns appréhendent que, si nos autorités ecclésiastiques proclament les anciens-catholiques orthodoxes (malgré les différences des rites et des formes), il pourrait se trouver des gens qui, attachant une trop grande importance à ces rites, usages, traditions, seraient scandalisés de cette mesure et y trouveraient peut-être une raison pour faire un schisme. D'abord, ces craintes sont déplacées; ensuite, même s'il y avait un danger réel, est-ce une raison pour arrêter la grande œuvre de la reconstitution de l'unité religieuse? Non certes! Tout au contraire; nos sectaires, et beaucoup d'autres encore, tiennent effectivement aux formes, aux anciens usages, aux traditions. Eh bien, un grand acte solennel, qui éclairerait une fois de plus cette grande vérité

que l'important n'est pas la forme, mais bien l'idée, que la lettre tue et que l'esprit vivifie, un tel acte serait certainement un acte de haute sagesse!

Depuis dix siècles, les deux Eglises d'Orient et d'Occident sont séparées. A Lyon, à Florence, et plus d'une fois plus tard, on fit de vaines tentatives pour les réunir. Ces tentatives n'ont abouti qu'à des discordes encore plus grandes; les haines n'ont pas été apaisées, au contraire... et cela se conçoit: la question était posée faussement. Au lieu de tendre vers l'union, au lieu de servir Dieu, on songeait à des intérêts humains. Dieu pouvait-il bénir des efforts de ce genre? Nous voyons autre chose actuellement. Il ne s'agit plus de misérables intérêts égoïstes; il ne s'agit plus de vaincre un rival... L'Occident, dans la personne des anciens-catholiques, nous tend la main chrétiennement, fraternellement; pouvons-nous hésiter? N'est-il pas de notre devoir de faire de notre côté notre possible pour remplir le vœu du Sauveur: « Que tous soient un »? Pourquoi douter du succès, éloigné peut-être, mais certain?

Laboremus!

Pavlovsk, août 1904.

A. Kiréeff.